LA PRISE DE LA BASTILLE

LE 14 JUILLET 1789

Dès le matin du 14 juillet, le peuple de Paris demandait des armes, et le bruit circulait avec persistance dans la foule que l'Hôtel des Invalides contenait des milliers de fusils.

Le gouverneur des Invalides, monsieur de Sombreuil, était prêt à défendre les abords de l'hôtel : il avait à sa disposition plusieurs canons.

Quel que fut le danger, personne n'hésita.

Le mot d'ordre s'était répandu comme par enchantement, et, à 9 heures, 30,000 citoyens couvraient déjà l'esplanade des Invalides.

Le procureur de la Ville était accouru, envoyé par le comité des électeurs, pour régulariser le mouvement. Les clercs de la Basoche, organisés militairement de vieille date, officiers en tête, se trouvaient au premier rang des groupes, en bon ordre ; derrière eux se tenaient les gardes françaises, que leurs officiers avaient essayé en vain, par des promesses ou des menaces, de retenir dans les casernes, ardens au combat.

Les portes de l'Hôtel des Invalides étaient fermées. Sombreuil se présenta à la grille : il essayait de parlementer ; un citoyen l'interrompit, rappela à la foule qu'elle n'était pas venue pour entendre des discours, mais pour demander des armes.

La voix de Sombreuil fut couverte de mille cris. En quelques instants, le peuple s'était jeté dans les fossés, avait enfoncé les grilles, envahi l'Hôtel, s'était précipité dans les caves ; vingt-huit mille fusils et vingt pièces de canon furent ainsi enlevés entre neuf et onze heures du matin.

Paris armé allait passer de la défensive à l'offensive.

Un immense cri s'éleva de la foule : A la Bastille ! Un certain nombre des cahiers d'élections aux états généraux exprimaient le vœu de la destruction de cette prison d'Etat.

La Bastille, pour être une vieille forteresse, n'en était pas moins imprenable, à moins d'y mettre plusieurs jours et beaucoup d'artillerie. Le peuple n'avait, en cette crise, ni le temps, ni les moyens de faire un siège régulier. L'eût-il fait, la Bastille n'avait pas à craindre, ayant assez de vivres pour attendre un secours si proche, et d'immenses munitions de guerre. Ses murs, de dix pieds d'épaisseur au sommet des tours, de trente ou quarante à la base, pouvaient résister longtemps des boulets : et ses batteries, à elle, dont le feu plongeait sur Paris, aurait pu, en attendant, démolir tout le Marais, tout le faubourg Saint-Antoine. Ses tours, percées d'étroites croisées et de meurtrières, avec doubles et triples grilles, permettaient à la garnison de faire en toute sûreté un affreux carnage des assaillants.

L'attaque de la Bastille ne fut nullement raisonnable. Ce fut un acte de foi.

Personne ne proposa. Mais tous crurent et tous agirent. Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule : A la Bastille ! à la Bastille !... et dans le tocsin qui sonnait, tous entendaient : A la Bastille !

Depuis le mois de juin, la Bastille était armée ; de Launay, prévenu de la Révolution qui avait éclaté dans Paris le 12, s'était mis sur ses gardes. Outre ses canons de tour, il en avait de l'Arsenal, qu'il mit dans la cour, chargés à mitraille. Sur les tours, il fit porter six voitures de pavés, de boulets et de ferrailles. Dans les meurtrières du bas, il avait douze gros fusils de rempart, qui tiraient chacun une livre et demie de balles. En bas, il tenait ses soldats, trente-deux suisses. Des bâtiments avancés, situés au pied de la forteresse, étaient évacués.

Dans la nuit du 13 au 14, quelques coups de fusil avaient déjà été tirés sur la Bastille.

Dès le matin, la foule commençait à s'amonceler sur la place, où ne tardèrent pas à arriver les assaillants des Invalides.

Du sommet des tours de la Bastille, haute de 140 pieds, de Launay, gouverneur de la prison, que ses rigueurs à l'égard des prisonniers et des gens de lettres en particulier avaient rendu célèbre, put apercevoir sur la place un peuple immense dans le jardin de l'Arsenal, un nombre considérable de combattants embusqués, enfin la masse noire des environs du faubourg Saint-Antoine, à la tête desquels marchait le brasseur Santerre, l'idole du quartier.

Un homme s'avança seul vers la prison en parlementaire. C'était Thuriot. Introduit dans la forteresse, au milieu des officiers menaçants, il eut l'audace de sommer le gouverneur de se rendre.

Après d'assez longs pourparlers, de Launay, que la foule sans cesse croissante effrayait et que Thuriot avait intimidé, promit de ne pas commencer le feu, en attendant que le parlementaire eût fait son rapport à l'Hôtel-de-Ville et pris les ordres des administrateurs de Paris.

En voyant sortir Thuriot de la Bastille, le peuple s'avança avec confiance vers la prison, cinq à six mille citoyens s'introduisirent dans les bâtiments et les cours avancées de la Bastille ; mais une centaine d'entre eux avaient à peine dépassé le premier pont-lévis, qu'il était brusquement relevé ; une décharge d'artillerie renversa plusieurs gardes françaises et autres combattants. Un mouvement de panique bien naturel se produisit alors, mais ne dura que quelques instants. Les assaillants du côté de l'Arsenal ouvrirent le feu sur les tours ; un brave citoyen, charbon du faubourg, étant monté sur une échelle de baïonnettes plantées dans le mur, jusqu'au pieu qui retenait les chaînes du pont-lévis, brusquement relevé, brisa ces chaînes à coups de hache. Le pont retomba lourdement.

La foule se précipita de nouveau dans la première cour, d'où les assaillants l'accablèrent de feux.

Le siège n'avancait pas. Deux colonnes se formèrent : l'une composée de gardes françaises, commandée par un officier de fortune, Elie ; l'autre, commandée par un horloger, Hullin. Parmi les gardes se trouvaient les sous-officiers Marceau et Hoche.

Des toits des maisons voisines de la Bastille s'ouvrit le feu sur la prison. En même temps, le bruit se répandait que les régiments étrangers étaient en marches sur Paris. On venait de saisir une lettre de leur chef Besenval, écrite à de Launay, lui conseillant de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le peuple s'aguerrissait peu à peu, et, après un feu prolongé, les chaînes du deuxième pont-lévis étaient brisées. Une bièche se formait.

Malgré le gouverneur, le capitaine des suisses vit bien qu'il fallait traiter ; il passa un billet par une embrasure. Le feu de la tour n'avait pas cessé. Bravement, un citoyen s'avança sur une planche jetée sur le fossé, pour saisir ce billet ; il fut tué. Un autre, Phuisier Maillard, lui succéda, et rapporta le billet.

Les suisses demandaient la vie sauve. Deux combattants, Hullin et Elie, promirent ; mais la foule s'était élancée à l'assaut, avait traversé le fossé sur d'autres planches ; les portes étaient ouvertes, on se précipita alors dans la prison.

La foule était aveugle, enragée, ivre de son danger même ; son premier soin fut d'ouvrir les cachots et de rendre la liberté aux prisonniers.

Elle ne songea qu'ensuite à s'emparer des combattants, qui n'avaient pu prendre la fuite, et du gouverneur.

La fureur était générale contre celui-ci. En vain, Elie, Hullin, et de généreux gardes françaises s'efforcèrent de le sauver, il fut massacré en arrivant à la place de Grève.

Sur le quai, dans la rue des Tournelles, plusieurs des invalides qui avaient défendu la Bastille furent tués.

A l'Hôtel-de-Ville, le prévôt des marchands Fesselles, qui avait refusé de livrer des armes au peuple le 13 juillet, fut entraîné au dehors. Un jeune homme lui

cassa la tête d'un coup de pistolet sur le quai.

Quelques invalides, conduits prisonniers à l'Hôtel-de-Ville, allaient périr ; Elie les sauva.

A Paris, la joie fut immense.

Pendant plusieurs semaines, la Bastille fut visitée par des millions d'hommes et de femmes.

Les enfants des combattants de la Bastille morts pour la nation furent adoptés par la ville de Paris.

Le 15 juillet 1789, d'après le vœu de tous les districts et des électeurs de Paris, un arrêté ordonnait la destruction de la prison monstrueuse. La Bastille fut promptement démolie.

Un an plus tard, le jour de la grande félation, on dansait sur l'emplacement de la forteresse.

H. GALLI.

La prise de la Bastille a coûté la vie à quatre-vingt-dix-huit assiégeants ; quatre-vingt-trois furent tués sur place, quinze périrent des suites de leurs blessures, soixante-treize furent estropiés.

Les assiégés ne perdirent qu'un seul homme, tué sur le sommet du donjon.

LA BASTILLE, PRISON D'ÉTAT

Les travaux de la Bastille furent commencés le 22 avril 1369, lorsque les fortifications de Paris parurent insuffisantes après la bataille de Poitiers. Aubriot, alors prévôt des marchands, fit jeter les fondements de la célèbre forteresse qui fut construite aux frais des propriétaires parisiens, frappés à cette occasion d'un impôt spécial. La Bastille fut achevée sous Charles VI en 1383. Bien qu'elle ait contribué plusieurs fois à la défense de Paris pendant les guerres de Cent-Ans, de Religion et de la Fronde, elle fut destinée, à peine construite, à recevoir des prisonniers d'Etat.

Le premier prisonnier de la Bastille fut celui même qui en avait ordonné la construction, Aubriot, prévôt des marchands. Les prisonniers se succédèrent alors sans relâche dans la terrible prison d'Etat. Un mot, une lettre de cachet suffisaient pour y être jeté.

Jacques d'Armagnac y fut enfermé, sous Louis Louis XI, dans une cage de fer.

Biron, Bassompierre, Bussy-Rabutin, Fouquet, Pellisson passèrent par la Bastille avant d'être conduits au supplice ou d'être envoyés dans d'autres forteresses. Sous Louis XV, la Bastille parut être plus spécialement réservée aux gens de lettres.

La Bastille servit aussi à cette époque aux vengances de famille, et tout particulièrement à celles des maîtresses du roi.

On connaît les dramatiques aventures de Latude jeté à la Bastille à l'âge de vingt-quatre ans, sur l'ordre de Mme de Pompadour.

En 1789, la Bastille ne contenait aucun prisonnier de distinction. Quelques jours avant le 14 juillet, le gouverneur de la forteresse, qui se préparait à concourir à l'attaque de Paris par les troupes royales, en maîtrisant le faubourg Saint-Antoine, qu'il tenait sous le feu de ses canons, avait fait évacuer la plupart des cachots dont les prisonniers furent conduits au donjon de Vincennes. La Bastille redevint place de guerre.

On n'y découvrit, le 14 juillet, que sept prisonniers, dont les noms sont donnés par le *Moniteur* : MM. Pujade, Bachade et La Roche, sur lesquels les renseignements font défaut ; de Solages, Tavernier, Wyte et un inconnu.

M. de Solages était détenu depuis 1782, sur l'ordre de son père ; il n'avait eu, depuis cette époque, aucune communication avec le dehors, il ignorait profondément tout ce qui s'était passé depuis la date de son entrée à la Bastille. Ayant entendu, dans la nuit du 13 juillet, les premiers coups de fusil tirés contre la forteresse, il demanda ce qui se passait ; on lui répondit que la cherté du pain avait occasionné une émeute dans le faubourg Saint-Antoine. Mis en liberté le 14 juillet, porté

en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, il n'a jamais reparu dans les troubles de la Révolution.

Les trois autres prisonniers étaient fous. Tavernier, fils naturel de Paris-Duverney, le fameux financier, était enfermé depuis le 4 août 1759.

On ne retrouva même pas la date exacte d'entrée à la Bastille des deux autres prisonniers, que les horreurs de leur détention avaient rendus fous.

CHOSSES ET AUTRES

—La Russie a commandé à la fabrique de Krupp cent pièces de campagne.

—Monseigneur des Trois-Rivières est arrivé de son voyage au Nord-Ouest.

—Il y a à Paris 8,000 personnes qui dépendent \$10,000 par année et plus.

—La force volontaire de l'Angleterre est maintenant de 200,000 hommes.

—Le hareng est très abondant cette année près des côtes du Cap Breton. On s'attend à une pêche magnifique.

—Un comité a été formé pour faire réussir le projet d'une exposition internationale à Rome en 1885.

—On prête à l'ex-impératrice Eugénie l'intention de quitter Chiselhurst et d'emporter avec elle les restes de son fils.

—La Révérende Sœur Thibaudeau a généreusement donné aux orphelins la bourse qui lui a été présentée dernièrement.

—Un jeune Néo-Écossais vient d'inventer une carabine, qu'on dit être supérieure à celles actuellement en usage dans l'armée. Elle tire trente coups à la minute.

—La dette publique des Etats-Unis a diminué de \$5,576,053 pendant le mois de juillet. Le montant de la dette moins l'ancienne du Trésor est de \$1,936,596,241.

—Le transport chilien *Loa* a été détruit par une torpille déposée par un vaisseau péruvien dans la baie de Calloa ; au moins 150 personnes ont péri.

—Une société de Chicago a offert au Dr Tanner \$1,000 par semaine pour vingt semaines, s'il veut donner une série de conférences, quand il sera rétabli.

—Le gouvernement français a diminué les contributions de 308 millions de francs depuis 1872, mais elles sont encore très pesantes.

—M. Mitchell, facteur d'orgues de Montréal, construit actuellement un orgue considérable pour l'église St-Patrice de Québec. On dit que le prix est de \$6,000.

—L'hôtel de M. Gilman, aux sources St-Léon, ne peut contenir tous les voyageurs, tant le nombre est grand. La diligence qui conduit les voyageurs depuis la gare de Louiseville aux sources Saint-Léon est toujours remplie à chaque arrivée des trains.

—Plusieurs catholiques de Londres se proposent de fonder une grande école centrale pour les enfants catholiques, avec un capital-action de £5,000, divisé en 500 parts de £10 par année. Chaque actionnaire aurait le droit de faire instruire un enfant gratuitement.

—On dit que MM. le comte de Foucault et Claudio Jannet ont résolu de se joindre à la Société de Colonisation de Québec, et qu'à leur retour en France ils vont user de leur influence pour engager les émigrants français à venir s'établir dans la vallée du lac St-Jean.

—Comme le général Farre, ministre de la guerre, s'exprimait en termes très vifs sur les jésuites, un sénateur de droite, indigné de ce langage, lui dit d'un ton sec : "Général, vous en parliez autrement quand vous alliez, il y a douze ans, placer votre fils rue des Postes, pour le faire préparer par les jésuites à l'école polytechnique."

Le général tourna le dos sans rien répondre.